

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Le Vertige des animaux avant l'abattage

Traduit par O. Goetz et A. Llamas, 2002

Je meurs comme un pays

Traduit par M. Volkovitch, 2005

Chrysippe

Traduit par M. Volkovitch, 2009

Homériade

Traduit par M. Volkovitch, 2009

La Ronde du carré

Traduit par C. Galea et D. Kondylaki, 2009

chez d'autres éditeurs

Léthé, cinq monologues

Traduit par D. Grandmont

La Lettre Volée, 2002

Insenso

Traduit par C. Bobas et R. Davreu

suivi de

Stroheim

Traduit par D. Kondylaki et C. Pellet

Éditions Espaces 34, 2009

DIMÏTRIS DIMITRIÄDIS

Phaéton

Traduit du grec
par
MICHEL VOLKOVITCH

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec l'aide du
Centre national du livre

Cette traduction a été réalisée
avec le soutien de

l'ATELIER EUROPEEN DE LA TRADUCTION,
la Scène nationale d'Orléans – Théâtre d'Orléans

et de la MAISON ANTOINE VITEZ,
Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier

dans le cadre du programme
« Dimitris Dimitriàdis 2009-2010 »
de l'Odéon –Théâtre de l'Europe

PERSONNAGES

BETH.
ANN.
JULIE [DJOULI].
HAMNET LOM.
LELO.

Titre original :

Φαέθων

© 2006, Dimítris Dimitriádis

© 2009, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-260-3

Salle à manger-salon-séjour d'une maison bourgeoise dans le nord de Londres.

Portes à droite et à gauche, invisibles.

Jour.

Entrent Beth et Ann. Elles sont en deuil.

Elles posent quelques affaires sur la grande table, puis vont dans une autre pièce.

Un temps. Aucun bruit.

Elles reviennent en vêtements d'intérieur. Elles s'assoient et reprennent leur tricot. Un temps.

BETH. – Nous revenons de l'enterrement de notre père.

(Un temps.)

Maman n'est pas venue.

(Un temps.)

Quant à Lelo...

(un temps)

... on ne le reverra pas.

ANN. – Là où il est maintenant...

(Un temps.)

Domage qu'on ne soit pas avec lui.

(Un temps.)

Et maman aussi, bien sûr.

(Un temps.)

Tous les quatre.

(Un temps.)

Et rien que nous quatre.

Un temps.

BETH. – C'est inimaginable.

(Un temps.)

Nous l'avons vu. De nos propres yeux.

(Un temps.)

Nous ne pouvons pas encore y croire.

(Un temps.)

Et pourtant c'est vrai. Pas vrai, Ann ?

ANN. – Quelle question ! À cent pour cent. Personne ne nous croit mais c'est comme ça.

(Un temps.)

On les comprend. Nous-mêmes, si on ne l'avait pas vu, si on nous l'avait raconté, on ne le croirait pas.

(Un temps.)

Et vous, quand vous entendrez ça, on vous comprendra si vous dites qu'on a tout fantasmé.

(Un temps.)

Mais comment vous raconter...

(Un temps.)

Moi, je ne trouve pas les mots...

(Un temps.)

Tu veux essayer, Beth ?

BETH. – Moi ?

(Un temps.)

Eh bien...

(Un temps.)

C'est arrivé cette nuit-là...

(Un temps.)

Lelo brusquement...

(un temps)

... s'était de nouveau fourré dans son landau...

ANN. – Attends, tu n'as pas dit, pour qu'ils comprennent... Le landau du bébé... où sa mère le mettait tout bébé... il n'a jamais eu de vrai lit... il se tassait dans son landau et a dormi dedans jusqu'à son âge d'aujourd'hui...

BETH. – Oui, tu as raison, sinon ils ne pourraient pas s'expliquer comment s'est trouvé là un landau de bébé.

ANN. – Continue, continue.

BETH. – Eh bien, brusquement, le landau avec Lelo dedans...

(Un temps.)

Nous avons couru dans sa chambre, et là...

ANN. – Ah, Beth...

BETH. – Je ne peux pas.

ANN. – Quoi ?

BETH. – Je ne peux pas, Ann... je ne peux pas le dire.

ANN. – Tu ne peux pas ?

BETH. – Non... C'est quelque chose que...

Un temps.

ANN. – Tu as raison.

BETH. – On l'a dit tant de fois... je n'en peux plus...

ANN. – Oui, on l'a dit... et redit...

(un temps)

... et quand on dit ce qui est arrivé... personne ne nous croit...

(un temps)

... tous ceux à qui on le dit nous regardent et puis s'en vont...

BETH. – Ils ne font que hocher la tête et hausser les épaules.

(Un temps.)

Ça m'a épuisée... cet effort... les mots, on les a trouvés mais... qu'est-ce qui se passe... tu essayes et puis rien...

Un temps.

ANN. – Que faire d'autre pour qu'ils nous croient ? Lelo n'est pas là, le landau non plus. Ils sont là ?

BETH. – Non, ni là, ni nulle part ailleurs.

ANN. – Et encore, s'ils n'avaient pas cherché ! Ils ont fouillé toutes les pièces, passé tout le quartier au peigne fin, sans oublier le moindre recoin. Sans rien trouver.

BETH. – Et n'importe qui peut venir chercher s'il veut, on ne cache rien.

Un temps.

ANN. – Moi, je pense qu'ils nous croient mais qu'ils ne veulent pas l'admettre et le reconnaître. Mais pourquoi ? En quoi ça les gêne ? Où est le mal ? Y a-t-il rien de plus beau que ce qui est arrivé à notre frère ?

Un temps.

BETH. – Ça ne fait rien, Ann. Qu'on nous croie ou non, ce qui compte, c'est que nous-mêmes nous y croyions.

Long silence.

ANN. – Maintenant que nous voilà seules, cette pensée sera notre seule compagnie.

BETH. – Et notre consolation.

(Un temps.)

Et si un jour maman est de nouveau chez nous...

ANN. – Ah, si seulement...

BETH. – Les médecins sont formels, c'est impossible, ils ont dit que ça va continuer jusqu'au bout – et c'est pour bientôt.

Un temps.

ANN. – Et pourtant... je ne sais pas ce que tu en penses, Beth... moi, j'aimerais que tout le monde nous croie.

BETH. – Moi aussi, Ann... mais je pense que... quoi qu'on fasse... quoi qu'on leur dise...

ANN. – Ils ne nous croiront jamais.

VOIX DE JULIE. – Les filles, la table !

Julie entre, venant de la cuisine, les mains pleines.

Beth et Ann posent leur ouvrage, débarrassent la table, sortent une nappe et des couverts du buffet.

Julie pose sur la table ce qu'elle a apporté de la cuisine. Toutes les trois mettent la table en silence.

À peine ont-elles fini qu'on sonne à la porte d'entrée avec insistance.

Elles se regardent comme si elles s'efforçaient de se rappeler à qui c'est le tour d'aller ouvrir.

On sonne avec plus d'insistance encore. Toutes les trois se précipitent.

On entend la porte d'entrée claquer violemment.

Julie, Ann et Beth reviennent.

Peu après, entre Hamnet Lom.

Elles s'effacent. On dirait qu'elles attendent des ordres.

Hamnet ôte son manteau, sa veste et ses chaussures, et les leur lance. Elles attrapent tout au vol et les tiennent en faisant bien attention.

HAMNET. – Vous attendez quoi ? Vous avez vu un fantôme ?

Il s'assoit sur le canapé.

Elles se dispersent dans les autres pièces.

Pendant quelques instants, Hamnet est seul, perdu dans ses pensées. Elles reviennent sans ses vêtements.

Elles s'assoient chacune dans un coin, à bonne distance de Hamnet. Silence quelques instants.

HAMNET. – Il ne m'a pas échappé aujourd'hui, Billy. *(Un temps.)*

Billy Marlowe.

(Un temps.)

J'étais au bureau à attendre les arrivages, maintenant que les prix ont atteint des sommets et qu'on crache le sang pour s'adapter, pour tenir le coup...

(un temps)

... et Gertrude sur mon dos avec ses pleurnicheries et ses comédies, elle me demande en mariage maintenant, ouvertement, elle veut que je divorce et que je l'épouse, je n'en trouverai pas d'autre comme elle, laisse tomber Julie qu'elle me dit, laisse-la tomber enfin, laisse tomber ta famille de merde, voilà comme elle me parle, tous débiles, tous ringards, viens vivre avec moi, j'ai vingt-sept ans de moins que ta femme, tu n'as pas encore senti la différence, quelle différence, non mais, plus rien ne l'arrête celle-là, est-ce que c'est ma faute si je l'ai sautée deux ou trois fois et que maintenant elle me pompe l'air, elle croit bien me connaître, elle n'a encore rien vu...

(Un temps.)

Et là-dessus, voilà M. Marlowe...

(Un temps.)

Et au lieu de s'occuper de nos affaires brûlantes, qui m'a fichu un associé pareil, depuis des années il

m'en fait voir des vertes et des pas mûres mais enfin on arrivait à quelque chose, je ne dis pas, mais ces derniers temps, surtout depuis la mort de sa femme, comment elle s'appelait déjà, j'oublie son nom, ah ça ne peut plus durer, aujourd'hui en plus de ses jérémiades on a eu droit aux théories, on ne doit pas écouter tout ce bourrage de crâne qu'on nous impose dès la naissance, et il s'est mis à couvrir d'injures le service funèbre, les mensonges puérils qu'on nous balance, et là d'un coup il a pété les plombs, en se rappelant ce qu'a dit le révérend Hardford aux funérailles de Rosalind, ça me revient, Rosalind, foutue bonne femme, Linda qu'il l'appelait, jamais vu de femme plus repoussante, plus abîmée, les jambes torses, jamais lavée, toujours les mêmes sous-vêtements, Billy me l'a dit lui-même, il se vantait de la saleté de sa femme, tu te rends compte le genre de type...

(Un temps.)

Quand le pasteur a dit de ne pas se fâcher ni se révolter si l'un de nos proches ou n'importe qui d'entre nous quitte ce monde, ne pas s'étonner ni se révolter, il criait, comment ne pas s'étonner, il hurlait, ne pas se révolter quand une femme jeune et en bonne santé, une belle femme, il la trouvait belle sa Rosalind, tu te rends compte, c'est ce qui l'a fait l'épouser, bien fait pour sa gueule, elle lui a claqué entre les doigts, quand tu vois en trois mois ta femme devenir un tas de viande tordu par la douleur et que d'un seul coup on la met dans le cercueil, qu'on la descend dans la fosse, qu'on la recouvre de pierres et de terre, morte et enfouie dans la terre glacée, à pourrir dans le noir, et moi tu vois j'avais envie de lui dire, elle n'aura pas besoin de pourrir ta belle Rosalind, elle l'était déjà,

pourrie, complètement pourrie, avant l'enterrement, et toi tu veux, il hurlait, tu veux, Hamnet, que je ne m'étonne pas, que je ne me révolte pas, nous ne savons pas qui nous sommes, sans doute, mais nous savons ce que nous devenons, nous le savons très bien, moi en tout cas je le sais, et c'est pourquoi non seulement je m'étonne et je me révolte, mais tiens, et il ouvre sa chemise, il en sort sa chaîne, une grosse, avec la croix pendue à son cou, il la casse et me la jette à la figure, les curetons je les emmerde, enculés, bâtards, salopards, qui va me la ramener ma petite chérie, je vais les étrangler, je vais les maudire, les charlatans, les menteurs, les ordures et tout leur baratin, rien n'existe, rien, ils se foutent de nous et nous pauvres connards on avale pendant toute la vie leur merde et leur vomi, on s'incline, jamais on ne les contredit, cela fait des années...

(Un temps.)

Alors je n'ai pas supporté, je me suis jeté sur lui et me suis mis à le cogner où je pouvais, avec sa chaîne, une chaîne grosse comme ça, la croix lui écorchait la gueule, mais ça ce n'était rien, des caresses, j'ai commencé à le gifler, à droite, à gauche, il est tombé, je lui donnais des coups de pied en criant moi aussi : C'est toi le bâtard, tu parles de choses sacrées, de l'âme immortelle, tu insultes, tu oses insulter ce qu'il y a de plus saint, qu'est-ce qu'on a d'autre que notre immortalité, que notre résurrection d'entre les morts, la mort qui doit vaincre la mort, quoi d'autre que le Jugement dernier que nous attendons tous dans l'impatience, qui est notre seule consolation, quoi d'autre que l'autre vie, espèce de grande gueule qui blasphème au lieu de la fermer, d'être content que ta petite Linda chérie ait entendu les prières qu'il